FEUILLETON DU "SAMEDI", 28 JANVIER 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

PREMIERE PARTIE

Les Deux Soeurs

XIV — LE PÈRE D'YVONNE

(Suite)

. . .C'était pendant un été qu'elle était allée passer au bord de la mer...

—L'impossible ?... Oh ! ne dites pas cela, s'écria le comte en se redressant brusquement, tandis que son mâle et fier visage prenait une expression d'une incroyable énergie, non, ne dites pas cela quand vous parlez au comte de Belleroche !....

" Oh ! non, non, l'impossible, c'est que je n'aille pas à son secours quand elle n'a que moi pour la défendre !... L'impossible, c'est que mon amour ne triomphe pas de tout pour elle !... Et, demain, je partirai !

—Demain ?

—Oui, dès demain !

—Et lui, M. le comte ? fit vivement Adrienne en étendant la main vers le petit moribond.

—Maurice ?

—Oui, Maurice, que deviendra-t-il ?... Vous l'abandonnerez donc ?... Vous le quitterez donc quand il a tant besoin de votre dévouement et de votre tendresse ?....

—C'est vrai !... c'est vrai !... Ah ! le pauvre enfant !....

—Lui aussi est en danger, monsieur le comte... lui aussi a le droit de compter sur vous... Oh ! si j'étais libre, ce serait avec joie que je vous remplacerais et que je veillerais sur lui... Mais, ajouta Adrienne avec un lourd soupir, ne suis-je pas aussi la prisonnière de mon père

—Oui, vous avez raison, dit vivement M. de Belleroche, en proie à la plus vive angoisse. Mon devoir est de rester près de cet enfant que la mort épie et guette... Mais, pourtant, n'en ai-je pas pas un autre aussi qui me commande de courir sans retard vers Yvonne ?... Car qui sait ce qui se passe là-bas ?... Qui sait, si, plus tard, je n'arriverais pas trop tard ?... Qui sait si on ne l'aura pas tuée.... si elle ne sera pas morte ?....

—Et si vous quittez Maurice, répliqua la jeune fille, qui sait si quelque malheur n'arrivera pas aussi ?... qui sait si vous le retrouverez encore ? qui sait si vous n'aurez pas l'éternel regret, l'éternel remords de vous être éloigné de lui ?

—Oh ! c'est terrible ! s'écria le comte en crispant les poings. Quel parti prendre ?... Parler au docteur Laval ?... lui demander une de ses infirmières pour veiller sur Maurice ?... Oui, pourquoi pas ?... Ces femmes sont bonnes, dévouées, habituées aux malades....

—Des étrangères ! interrompit vivement Adrienne. Des mercenaires !... Oh ! je ne doute pas de leur dévouement, mais pour sauver Maurice, mais pour faire un miracle, il faut plus encore : il faut toute l'affection, toute l'amitié, toute la profonde tendresse d'un père....

—Oui, vous avez encore raison... toujours raison !... Mais que faire ?... mon Dieu ! que faire ?

—Obéir à Yvonne !

—Obéir à Yvonne ?

—Oui, monsieur le comte, car si elle pouvait vous entendre, car si elle pouvait voir vos hésitations, savez-vous ce qu'elle vous dirait... savez-vous ce qu'elle vous crierait ?... Elle vous crierait : " Père, sauvez d'abord Maurice !... Sauvez d'abord mon fils !...."

—C'est vrai !... c'est vrai ! murmura le comte.

—Car serait-ce se dévouer pour elle que de lui sacrifier peut-être celui qu'elle aimait le plus au monde ? reprit avec force la jeune fille. Car si jamais elle recouvrait la raison, ne recevrait-elle pas un coup terrible, un coup mortel peut-être en apprenant qu'elle n'a plus d'enfant ?

—Oui, c'est juste... c'est très juste, tout ce que vous dites là.... Mais trembler pour lui ici... trembler pour elle là-bas... quelle horrible situation ! dit M. de Belleroche en passant nerveusement la main sur son front. Et cependant, c'est vrai, si j'aime Yvonne, si j'aime cet enfant, c'est à lui d'abord que je dois penser... Mais, ajouta-t-il avec un geste douloureux, combien de jours, combien de siècles faudra-t-il donc attendre avant de pouvoir courir enfin vers elle... avant de connaître enfin le bonheur de les avoir tous les deux près de moi !....

Pui, tout pâle d'une immense émotion :

—Oh ! oui, tout les deux pour les aimer !... tous les deux pour leur faire une vie plus heureuse ! ajouta-t-il la voix tremblante. Oh ! connaîtrai-je jamais cette joie !....

—Oui, monsieur le comte, cette joie, vous la connaîtrez un jour... Du courage !... Espérez ! répondit vivement Adrienne que l'émotion du comte venait gagner à son tour. Adieu !

—Déjà !... Est-ce que je ne vous verrai plus ?

—Oh ! si... je reviendrai... Je tâcherai d'être libre et de venir quelquefois m'asseoir à son chevet pour essayer de le consoler.... pour essayer de lui rendre aussi un peu de force et d'espérance....

—Et pour m'aider à le guérir... à le sauver ! dit le comte avec un regard plein de reconnaissance.

Mais, brusquement, il s'interrompit.

On venait de frapper, puis la porte s'étant doucement entr'ouverte, Pierre parut.

—Monsieur le comte !

—Eh bien ?

—Il y a là une dame et une petite fille qui insistent pour vous parler....

—Une dame ?

—Mme Clotilde Didier... La petite fille s'appelle Suzanne....

—Suzanne ! s'écria M. de Belleroche, tout saisi, Suzanne !

Car il venait de se rappeler ce nom-là... C'était le nom de la fillette sauvée par Maurice... le nom que lui avait dit le médecin du poste de secours d'Alfortville.

—Suzanne ! reprit-il vivement. Faites entrer, Pierre, faites entrer !

Et se tournant vers Adrienne :

—Elles auront appris l'accident arrivé à Maurice, et elles viennent pour le voir, dit-il en baissant la voix. Car cette petite Suzanne est la pauvre enfant qu'il a sauvée....

—Maurice !

—Oui, Maurice !... Oui, mon fils !... Oui, cette petite se noyait, et sans lui, sans son courage, à cette heure elle serait morte !....

—Ah ! c'est bien !... c'est bien ! s'écria la jeune fille toute saisie à son tour, tandis que M. de Belleroche jetait sur Maurice un regard plein d'orgueil.

Mais Clotilde et Suzanne venaient de paraître, toutes pâles et les yeux très rouges.

Et pendant que la petite amie de Maurice jetait autour d'elle des regards pleins d'inquiétude, la voix très sourde, sa mère s'adressait au comte.

—Excusez-nous, monsieur, de nous présenter ainsi chez vous, dit-elle. Mais M. le docteur Laval, le directeur de la maison de santé,

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

LES PILULES ROUGES DU Dr CODERRE POUR LES FEMMES PALES ET FAIBLES